

Le 23 octobre 1914 au matin, non loin d'Épernay, le soldat Éric Oberland était emmené en retrait des lignes françaises pour être fusillé. Le caporal-chef Laruelle, à qui l'on avait confié cette mission, fit bien son devoir, tira deux fois à l'endroit du cœur et n'en éprouva aucun remords.

Toutefois, l'exécution de cette jeune recrue qui venait d'incorporer les rangs du 13^e bataillon de Picardie, laissa d'autres impressions : de nombreux soldats furent affectés par le sort de ce garçon dont la présence avait stimulé leur courage, et beaucoup pleurèrent cet aimable compagnon auprès de qui ils avaient trouvé un indicible réconfort.

Parmi ceux-là, nous pouvons citer Émile Dutilleul, instituteur à Pantin, qui, bien longtemps après lesdits événements, garda vif le souvenir d'Éric Oberland. Ami des hommes, comme il aimait se proclamer, héritier de Voltaire et de Rousseau, il conserva de cette rencontre au milieu des tranchées, une trace en réalité indélébile qui lui donna toute sa vie le goût de transmettre à ses jeunes élèves un idéal de fraternité et de tolérance.

Non loin de là, à Bobigny, François Leduc, cordonnier de son métier, ami de Dutilleul, avec lequel il aimait rejoindre les bords de Seine pour évoquer le passé,

n'oublia pas non plus cet ami qui si souvent l'avait soutenu par quelques mots simples ou la douce énergie de son sourire. En vérité, Éric Oberland agit sur lui tel un phare dont on aime sentir la présence au cœur de la nuit et le guida bien souvent dans ses plus décisives délibérations. François Leduc aima en effet ce garçon comme d'autres aimèrent de Gaulle, le « Che » ou quelque saint homme ; jamais il ne sut évoquer sa mémoire sans émotion, et, prêt à quitter ce monde, soupirant sur son lit de mort, il parla encore de « son cher Éric ».

Ce bon cordonnier eut deux enfants qui dès leur plus jeune âge, et bien après, entendirent l'histoire de ce jeune homme. À leur tour, ils rapportèrent à leur descendance, plus brièvement il est vrai, ce vieux récit qui était entré dans la légende familiale. En 1952, Jacques Leduc, petit-fils de François, eut à prendre une décision importante : après d'excellentes études, il lui fallut choisir entre une brillante carrière dans l'administration et l'amour que lui inspirait une belle bohémienne. Hésitant comme on peut le comprendre, se perdant en conjectures, il pensa alors au héros de son grand-père, à cette brève rencontre qui eut lieu dans la boue en cet automne 1914 ; et c'est elle en définitive qui fit pencher son cœur à l'avantage de la dame. De leur union naquirent de nombreuses aventures et un joli bébé de trois kilos et demi. C'était moi !

En quelque sorte, je dois la vie à ce garçon. Ou pour le moins, je lui dois cette vie qui est devenue la mienne. Sans cet Éric, je ne serais certainement pas cet homme au teint mat, aux cheveux d'ébène et aux yeux bleus que je dois à ma mère ; sans lui, mon géniteur ne serait pas aujourd'hui ce clochard égaré au fin fond de la Provence, mais probablement un haut fonctionnaire profitant d'une luxueuse retraite après avoir accompli de nobles missions et rempli convenablement ses devoirs de père. Il est donc bien normal, après tout, que je m'intéresse à cet Éric qui exerce sur mon existence une sorte d'influence. Mais ceci n'explique pas pourquoi il m'est venu l'envie, assez récemment, d'en savoir plus sur cet homme, et moins encore pourquoi j'ai décidé de partir sur ces traces... presque un siècle après son exécution.

Le moment n'est peut-être pas anodin, car je traverse une période particulière. Objectivement, mon existence se conforme plutôt bien à mes espérances : je vis seul, je veux dire par là que je mène une vie de célibataire émaillée de relations légères, agréables et brèves. J'ai trois charmantes filles que je vois surtout pendant les vacances et entretiens avec mon « ex » de bonnes relations. Ma carrière suit un cours honorable. Je suppose que j'ai hérité de mon père le don des études ; celui-ci m'a permis de suivre le cursus sans difficulté

puis d'intégrer après le bac une prestigieuse école. J'ai commencé ma vie active chez un équipementier automobile comme simple ingénieur, mais à trente ans, j'ai été promu à un poste que l'on réserve généralement à des cadres plus chevronnés. Je le dois sans doute à des circonstances heureuses ainsi qu'à ma bonne mine ou encore à une voix grave et bien posée qui probablement inspire confiance, mais aussi à mon dur labeur, car je suis comme on dit « une bête de travail ». Depuis, je n'ai cessé de progresser au sein de la hiérarchie ; à quarante-deux ans, je suis un jeune chef de département et d'aucuns me voient déjà, d'ici une petite décennie, accéder aux suprêmes responsabilités.

Toutefois, je me sens depuis quelque temps dégrisé de mon succès. Et j'en connais la raison ! Il y a six mois, à Noël, l'aînée de mes filles est venue avec un petit ami auprès duquel sa nature affectueuse s'est pleinement exprimée... Comme on l'imagine, leurs charmantes démonstrations m'ont fait une impression désagréable : le fait que cette jeune fille qui, il y a encore peu de temps, demandait à son père de jouer avec ses poupées et lui prodiguait toutes ses tendresses se laissait maintenant embrasser par ce garçon boutonneux me semblait incongru et déplacé. Mais, je dois honnêtement avouer que ce transfert d'affection m'a bien moins irrité que l'émotion venue à la pensée d'être grand-père. Oh, peut-être pas avec celui-là, ni tout de suite ; néanmoins, cette idylle m'informait que ma fille devenait une femme et que moi-même pouvais assez rapidement changer de statut. Ce fait qui, je le concède, m'avait échappé m'a

heurté assez rudement, car en vérité je me voyais à peine sorti de ma jeunesse, je sentais encore en moi toutes les vibrations de ce jeune homme qui se lançait dans la vie, et il me fallait en réalité tout le secours de la raison pour me rappeler que j'avais quarante-deux ans...

Depuis, quelque chose a changé ; je n'ai plus tout à fait le même allant et il me semble que la vie m'apparaît selon une perspective différente. Je travaille énormément et profite peu des avantages que me procure ma situation. C'est au fond assez dommage, mais ce préjudice ne me chagrine guère, car je n'aspire pas vraiment à en profiter plus. Non, c'est autre chose... Autre chose que je ne saurais précisément nommer, mais qui depuis Noël s'est frayé un chemin en moi, et qui désormais agit comme un vague à l'âme insistant, une tristesse... Une tristesse qui ne consent à s'expliquer...

Cependant, si je devais essayer de préciser cette impression, je dirais que j'arrive dans ma profession à mi-parcours ; en d'autres termes, j'entame déjà l'autre versant de ma carrière... Or, il me semble que j'ai commencé celle-ci avec quelques valeurs, quelques idées pures sur la vie et le désir de donner corps, par mon métier et mes actes, à ces notions de liberté, d'épopée, de lyrisme ou de beauté qui animaient mes rêves d'enfant ; des idées qui étaient peut-être au fondement de mon existence, qui conditionnaient alors tous mes projets d'avenir et qui, j'en étais certain, allaient trouver le moyen de s'incarner au sein de mon travail. Et force est de m'apercevoir que toutes mes activités, mon énergie ont jusqu'à présent été enrôlées dans des

occupations qui de ce point de vue ont été stériles. C'était plutôt évident. Pourtant, malgré une certaine aptitude à la réflexion, j'ai mis presque vingt ans à le comprendre... Les responsabilités sont grisantes et nous détournent parfois des raisonnements les plus élémentaires... Il m'a semblé aussi que j'avais encore tout le temps...

À ma décharge, je pourrais invoquer une vie à construire : un mariage, des naissances, une vie de couple plutôt compliquée, des enfants à éduquer, un emploi exigeant... Tout ceci accapare tellement et nous laisse finalement bien peu de répit pour lever la tête et nous interroger sur nos engagements. Dix ans, vingt ans sont passés pendant lesquels je n'ai cessé de produire de la matière cérébrale pour résoudre des problèmes difficiles, pour accroître nos revenus, pour augmenter ceux de mon entreprise, mais si peu finalement pour m'interroger sur la pertinence de tout cela... Il me semble pourtant que mon esprit cherche depuis longtemps de ce côté, mais je crois qu'il n'a rencontré qu'un silence sourd, une obscurité inquiétante dans lesquels il ne s'est jamais aventuré, et même une sorte d'animosité. Aussi s'est-il rendu, de toute évidence, à l'idée convenue que j'étais un homme comblé dans la mesure où j'avais un excellent salaire, une bonne santé, une villégiature au bord de la mer, un chalet à la montagne et un bon physique pour remplir agréablement mes soirées de célibat.

Voilà pourquoi j'ai décidé de partir à la recherche de cet Éric : il me faut des réponses ! Même si j'ignore les questions ! Et même si je ne vois aucun rapport entre ce vague à l'âme et l'ami de mon arrière-grand-père... Peu importe. Je sais parfaitement que ce projet est irrationnel et probablement voué à l'échec – Oberland est décédé il y a presque cent ans : qui se souvient encore de lui ? Mais il est pour moi l'occasion de prendre du recul et de m'offrir une diversion. C'est déjà bien. Je pars à la montagne pour y marcher, respirer le grand air et mener une petite enquête qui, je l'espère, sera distrayante.

Mes indices pour commencer sont très minces. Je dispose de deux noms et d'une vague adresse : Éric Oberland, domicile inconnu, et Pernelle Le Forestier résidant à Sainte-Colombe dans le Doubs... en l'an de grâce 1914. C'est en effet à l'attention de cette Pernelle que mon arrière-grand-père avait envoyé une missive qu'on lui avait remise de la part d'Éric. Hélas, la tradition familiale a perdu le détail de cette précieuse adresse et n'a retenu que les larmes de l'aïeul qui voyait en ce courrier les plus déchirants adieux et en cette Pernelle l'amoureuse qui allait les recevoir.

Cependant, je ne pars pas les mains vides. J'ai consulté les pages jaunes à la recherche d'un « Oberland » ou d'un « Leforestier » ou encore « Le Forestier », misant sur la chance, mais aussi sur l'ancrage des familles en milieu rural, et j'ai trouvé, à défaut d'un « Oberland », plusieurs « Le Forestier » dont un résidant dans un petit hameau appelé « Les Granges-Narboz », confinant au village de Sainte-Colombe : un certain Raymond Le Forestier qui a bien une tante répondant au doux nom de Pernelle. L'homme n'était pas très avenant et nous avons assez peu parlé au téléphone ; il ne semblait pas désireux de s'étendre et moi-même préférerais réserver notre conversation pour une rencontre pendant laquelle il est toujours plus facile d'échanger et de tirer parti de

ses qualités. Je lui ai juste dit, pour me faire accepter, que je cherchais des renseignements sur cette dame qui avait beaucoup compté dans notre famille... Étrangement, j'ai eu l'impression, en m'écoutant, de ne proférer qu'un demi-mensonge. Il a hésité puis a cédé et a bien voulu me recevoir, encouragé sans doute par les civilités que je peux déployer en de telles circonstances. En fait, il ne m'a pas dit si elle était encore en vie, et je ne lui ai pas demandé. Je crois que je n'avais pas envie d'entendre qu'elle était morte. Si bien que je me rends dans ce village du Doubs, avec l'espoir ô combien déraisonnable de rencontrer une vieille dame qui sans doute était une jeune femme en 1914 et qui aujourd'hui aurait plus de cent ans...

Sainte-Colombe est un village gentiment installé dans les courbes champêtres du Doubs qui en ce début d'été se déploie sous une agréable chaleur. Après avoir traversé des forêts de hauts sapins, j'arrive dans ce petit bourg et me présente à l'hôtel. J'y suis accueilli par une vieille dame qui le soir même me fait une fondue comtoise agrémentée de morilles.

Ainsi, c'est quelque part ici qu'une certaine Pernelle a vécu au début du siècle précédent ; Éric Oberland, lui-même, a peut-être foulé ce sol et dormi entre les murs de cet hôtel. Le fait d'y penser me laisse une impression assez agréable et même chaleureuse : ce village ne m'accueille pas avec les froides convenances que l'on réserve ordinairement à un étranger, il me semble déjà recevoir les confidences de ses veilles pierres.

Cet hôtel est sympathique : il est simple, démodé et convivial. La tapisserie est probablement plus âgée que moi, les motifs floraux ont perdu leur couleur et les compositions en camaïeux sont tels ces vieux tableaux qui conservent de leurs teintes d'origine des nuances mordorées. Le mobilier est dépareillé, rustique, mais les meubles reluisent sous les coups de chiffon et sentent bon l'encaustique. Ma chambre est assez grande, claire et délicieusement surannée. Une petite table en chêne, déposée devant la fenêtre, semble m'inviter à m'asseoir pour y contempler de paisibles pâturages. Je remarque là encore, à de petits détails, la prévenance de cette

charmante hôtesse qui me paraît bien préoccupée de la qualité de son accueil.

Ma chambre est réservée pour quatre jours. C'est assez pour investir les lieux. Je prends le temps de ranger mes affaires dans l'armoire, dépose sur mon chevet les deux bouquins que j'ai emportés, et sur la table un carnet de notes, un stylo ainsi qu'une carte routière. C'est peu de chose, mais suffisant pour me sentir chez moi. Le premier des deux livres est un « Sherlock Holmes ». Il est rare que je lise des polars, mais en la circonstance, cette lecture me paraît stimulante. Je suis moi-même ici pour livrer une enquête et le fait de me placer sous la tutelle de cet illustre détective est une idée joyeuse et puérile qui m'amuse.

Ce livre a pour compagnon cet autre que je n'ouvre jamais plus, bien qu'il me suive dans tous mes déplacements : ce beau roman que mon père m'a offert il y a maintenant trente ans et dont j'aime sentir sur mon chevet la réconfortante présence : *L'île au trésor*, de Kipling.

Ça y est. Je suis chez moi. Après un dîner frugal, je reviens vite à la chambre et réponds à l'invitation de cette jolie table d'antan. La nuit, ce soir, me fait don de sa présence et son silence étoilé me retient à la fenêtre plus longtemps que je ne l'avais supposé. Je finis par me coucher, car un autre plaisir m'appelle depuis mon chevet en la personne de Sherlock Holmes. Je lis jusqu'à ce que le sommeil vienne peser sur mes paupières. Il est bientôt minuit. J'ai rendez-vous demain à dix heures aux Granges-Narboz.